Document generated on 04/24/2024 3:23 p.m.

Québec français

La qualité du français ou un français de qualité?

André Gaulin

Number 63, October 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45552ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gaulin, A. (1986). La qualité du français ou un français de qualité? *Québec français*, (63), 6–6.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉDITORIAL

La qualité du français ou un français de qualité ?

Dans les milieux gouvernementaux, plus particulièrement du côté de madame Lise Bacon, ministre responsable du dossier de la loi 101, et de monsieur Claude Ryan, ministre de l'Éducation, on parle de plus en plus d'un français de qualité. Les professeur(e)s de français seraient malvenus de bouder une pareille volonté. Depuis le temps qu'ils font toujours, en priorité, avant l'école elle-même, les frais du « mauvais état » du français, de la situation précaire faite à l'orthographe... Ils ne feront pas la moue si les députés et ministres veulent mieux s'exprimer, et poliment, à l'Assemblée nationale, si la publicité de bière ou d'eaux gazeuses mise moins sur la bêtise et le comique douteux quand ce n'est pas sur la débilité (« Donne-s-y (l)à claque » !), si les journaux jugés des meilleurs laissent moins passer d'incorrections et de coquilles, si toutes les personnalités publiques deviennent plus fières de bien parler quand parler peut se concevoir sans référence linguistique coloniale. Ce serait tant mieux et, disons-le, ce serait trop beau !

Car, comment assurer un français de qualité quand toute une société refuserait d'assumer la *qualité du français* ? Loin du jeu de mots, cette expression indique par son étymologie même qu'avant de définir les qualités d'une langue il faut réfléchir sur son statut lui-même : la qualité du français, c'est sa place dans une société, dans un État, sur un territoire. Avons-nous toujours une volonté politique, c'est-à-dire commune, partagée, de donner au français, sur le territoire du Québec, la place qui lui revient, d'en faire une langue officielle de communication, de travail, d'enseignement, d'administration, d'affichage... ? Si la réponse est non, si la langue française est laissée au libre choix de l'économie libérale et capitaliste, qu'on ne vienne pas nous faire faire des « belles » et des « beaux ». La « belle » langue ne serait plus cultivée qu'en serre chaude, que pour la galerie du « zoo » francophone. Et comme chacun le sait, nostalgique ou pas, l'école n'est plus une serre chaude. Et zoo pour zoo, on finit par en revenir d'être toujours la proie du prédateur. Si bien parler, c'est se respecter, le minimum du respect et de dignité veut d'abord qu'on choisisse son code linguistique. À bon entendeur... nos salutations.

André GAULIN

BLOC-NOTES

Jürgen Olbert : aborder et aimer les cultures étrangères

Le congrès qui réunissait à l'automne 1984, à l'Université de Bayreuth, les membres de l'Association allemande des professeurs de français, a généré deux volumineux numéros de la revue *Französisch heute* (décembre 1985 et mars 1986), totalisant 464 pages, grâce à l'énergie des organisateurs, Jürgen Olbert, János Riesz et Ulf Wielandt. Le fait mérite d'être particulièrement souligné en raison des réflexions qu'il suscite et des leçons qu'il propose.

Trois préoccupations fondamentales, étroitement reliées, ont animé l'action des dirigeants de l'Association allemande des professeurs de français au cours de ses seize premières années d'existence : un enseignement de qualité ; la langue de l'Europe ; le dialogue interculturel. La publication des actes du Congrès de Bayreuth illustre éloquemment ces préoccupations, que les éditeurs expriment ainsi : faire « reconnaître et comprendre que la langue française et les littératures francophones sont pour nous une fenêtre ouverte sur le monde et nous permettent d'aborder et d'aimer des cultures étrangères ». C'est ce que développe d'une façon magistrale le remarquable discours d'ouverture du président Olbert, dont il convient de signaler les passages les plus représentatifs à cet égard. Dégageant d'abord le double objectif du congrès : « attirer l'intérêt et l'attention de nos membres et amis sur l'abondance et la variété des littératures francophones hors de France » et ainsi faire voir « que la langue française a continué à jouer un rôle important et très complexe parmi les civilisations extérieures à la France », il affirme : « L'étude par nos élèves et étudiants d'auteurs francophones extérieurs à l'Europe pourra ainsi contribuer à élargir leurs horizons intellectuels et affectifs et, par un enrichissement de leurs modes de connaissance et de vie, développer tolérance et solidarité. »

Il continue en mettant l'accent sur les efforts tenaces poursuivis par l'association allemande, à savoir une meilleure implantation de l'enseignement du français dans le système d'éducation de la R.F.A. malgré des obstacles en apparence infranchissables. Les résultats remportés jusqu'ici manifestent à la fois la sagacité et la vigueur du professeur Olbert qui, tant au sein de la Fédération internationale des professeurs de français (FIPF) qu'auprès des autorités de la R.F.A. et d'importants organismes tels la Communauté économique européenne (CEE), l'Association internationale des Parlementaires de langue française (AIPLF), le Haut Conseil de la Francophonie, l'Agence de Coopération culturelle, scientifique et technique, ne cesse de mener énergiquement le combat pour que les Européens en viennent à « créer une charte culturelle en tenant compte de l'espace linguistique ».

L'analyse du contenu des deux volumes des actes du Congrès de Bayreuth occuperait des pages entières. Qu'il suffise de mentionner ici que le volume I est entièrement consacré à l'Afrique, compte tenu du fait que l'Université de Bayreuth est spécialisée en études africaines. Quant au volume II, il renferme des textes traitant du Québec, du Maghreb, des Antilles et de l'Océan Indien. Impressionnant ensemble qui réserve des heures de lecture passionnante ! Les collègues André Gaulin, Alonzo Le Blanc, Réal D'Amours et moi-même avons été associés au congrès en en assumant la partie québécoise.

Les ambitieux projets du professeur Jürgen Olbert, qui continue d'assumer la présidence de l'Association allemande des professeurs de français en même temps que la direction de la revue *Französisch heute*, doivent constituer pour nous un sujet de fierté et de stimulante émulation. Notre collègue et ami démontre que l'on peut, tout en développant sans cesse la qualité de l'enseignement du français en classe, élargir le domaine de ses activités à la politique linguistique et à un fructueux et enrichissant dialogue des cultures. C'est l'exemple que tentera de suivre, avec la même détermination, l'équipe de *Québec français*, en continuant de faire coexister, en symbiose constante autant que possible, ses trois volets : pédagogie, littérature et langue et société.

Gilles DORION